

à manier.» Mais, l'un de ses généraux déclare: «*La neutralité n'est qu'un rempart de papier*»...

En 1912, le Premier ministre de Brocqueville réussit à convaincre les parlementaires de la nécessité de réorganiser l'armée belge. Bien qu'il juge cette résolution trop tardive, Albert est heureux de voir ses recommandations suivies. Que valent toutefois des troupes mal entraînées, sans canons et sans mitrailleuses? La bravoure des soldats suffira-t-elle à préserver le pays d'un conflit qui s'avère maintenant inéluctable?

Le 5 novembre 1913, l'empereur d'Allemagne confirme au roi sa détermination: «*La guerre est inévitable et prochaine. Les petits pays comme la Belgique feront bien de se ranger du côté du plus fort, s'ils veulent sauver leur existence.*» Il ne reste au kaiser qu'à trouver un prétexte pour déclencher les hostilités. L'attentat de Sarajevo lui en offre l'opportunité. Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand est en effet tué par un nationaliste serbe. L'assassinat de son héritier oblige dès lors l'empereur d'Autriche à déclarer la guerre à la Serbie. Ami de François-Joseph, Guillaume II profitera, lui, de l'occasion pour déclarer la guerre aux Russes, protecteurs de la Serbie, puis aux Français, alliés de la Russie!

Dès le 1er août, après avoir décrété la mobilisation générale, Albert Ier adresse ce message à Berlin: «*Cher Cousin, la guerre qui menace d'éclater entre les deux puissances voisines me donne, ainsi que tu le comprendras aisément, de graves préoccupations... Les rapports de parenté et d'amitié qui unissent étroitement nos familles, m'ont déterminé à t'écrire et à te prier, à cette heure si grave, de bien vouloir me renouveler l'expression de tes sentiments envers mon pays. Je te serai cordialement reconnaissant d'une pareille bienveillance.*» Le lendemain, à 19h, il reçoit pour toute réponse, un ultimatum exigeant le libre passage de l'armée allemande à travers la Belgique! Ce que, bien entendu, il refuse immédiatement. Le souverain prend alors le commandement des troupes belges. «*Je ne sais pas si je ferai de grandes choses, remarque-t-il. J'empêcherai cependant qu'on en fasse de mauvaises.*»

Le Roi-Chevalier

À l'aube du 4 août, les «*Boches*» franchissent la frontière. Le matin même, le roi se rend au Parlement en tenue de campagne et prononce une allocution qui demeurera légendaire: «*Messieurs, jamais depuis 1830, heure plus grave n'a sonné pour la Belgique: l'intégrité de notre territoire est menacée!*» Après avoir rappelé que la nation a toujours scrupuleusement respecté ses engagements et souligné sa confiance dans le patriotisme de chacun, il conclut: «*J'ai foi dans nos destinées. Un pays qui se défend s'impose au respect de tous. Ce pays ne périt pas!*» Le 5 août, Albert Ier établit son quartier général à Louvain d'où il dirige les opérations. Le premier objectif des envahisseurs est de s'emparer de Liège. Mais, la Cité ardente tient bon plusieurs jours et retarde leur progression. Le 18, pour ne pas exposer ses hommes à une tue-

rie inutile, le souverain ordonne une retraite vers Anvers. Le 20, les Allemands occupent Bruxelles. Sur leur passage, ils incendient villes et villages. Ils massacrent également des milliers de civils. Assiégé par 120.000 hommes et soumis au feu nourri de l'artillerie ennemie, Anvers résiste héroïquement... Épuisée, l'armée belge doit néanmoins absolument se reposer. Elle a aussi besoin d'une réorganisation. La région la mieux adaptée à cet effet est celle qui se situe entre l'Yser et la frontière française. Mais là, il s'agira de tenir coûte que coûte! Le 11 octobre, toutes les troupes valides y sont alors amenées. «*Soldats, proclame le roi, que dans les positions où je vous place-*

rai, vos regards se portent uniquement en avant et considérez comme traître à la patrie, celui qui prononcera le mot de retraite sans que l'ordre formel en soit donné.» A ce moment, ils sont encore 60.000 à défendre un front qui s'étire sur 36 km...

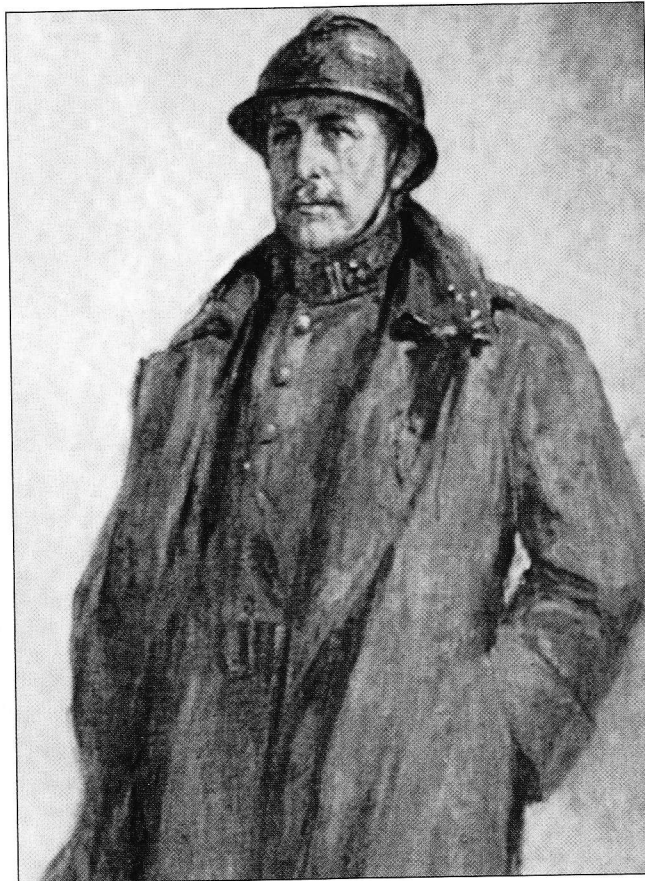
Rageurs, les Allemands harcèlent les bataillons belges qu'ils espéraient faire capituler en quelques heures. Leurs puissants canons bombardent intensivement la plaine. A cinq reprises, ils donnent l'assaut. A chaque fois, ils sont repoussés. De part et d'autre, les pertes sont nombreuses. Le 25 octobre, les assaillants parviennent à jeter une passerelle sur le fleuve. Les Belges sont, eux, à bout de souffle et ils n'ont plus qu'une centaine d'obus par pièce d'artillerie... C'est alors qu'en dernier recours, un capitaine propose d'inonder la

région. Le roi lui donne son accord. Dans la nuit du 29 au 30, aidés par un batelier, trois soldats ouvrent les vannes des écluses. A l'aube, tout le champ de bataille est sous eau et l'ennemi est contraint de se replier. La bataille de l'Yser est gagnée! La guerre des tranchées commence...

Chef militaire, Albert Ier partage la vie des combattants. Il refuse catégoriquement que ses troupes passent sous commandement étranger et soient impliquées dans des opérations aussi meurtrières que militairement inutiles. D'après lui, toute alliance entre un petit pays et un grand tourne à la vassalité du premier. Dès septembre 1914, les Français ont ainsi voulu englober l'armée belge dans leurs effectifs. Le souverain rejettera toujours leurs propositions. Il s'opposera de même aux offensives spectaculaires prônées par leurs généraux et qui coûteront la vie à des centaines de milliers d'hommes pour rien. En 1916, après la sanglante victoire de Verdun, il déclarera: «*Ils laissent couler à flot, le sang de leurs soldats, au lieu d'exiger de leurs alliés un soutien efficace. Ils s'enferment dans des formules dont l'apparente logique ne correspond à aucune réalité.*»

La reine, quant à elle, se dévoue et n'hésite pas à se rendre dans les endroits les plus dangereux, comme le redoutable «*boyau de la mort*». Aux officiers qui tentent de l'en empêcher, elle réplique: «*Je suis si petite qu'ils ne me verront pas.*» En décembre 1914, avec le Dr. Depage, elle crée sur la côte, l'Hôpital de l'Océan qui compte plus de 3.000 lits et elle y travaille comme infirmière. Elle s'active en outre à maintenir le bon moral des blessés en écrivant notamment au Premier ministre: «*Au cours de mes visites aux ambulances, des blessés ont attiré mon*

«*J'ai foi dans nos destinées*», proclame le «*Roi Chevalier*».



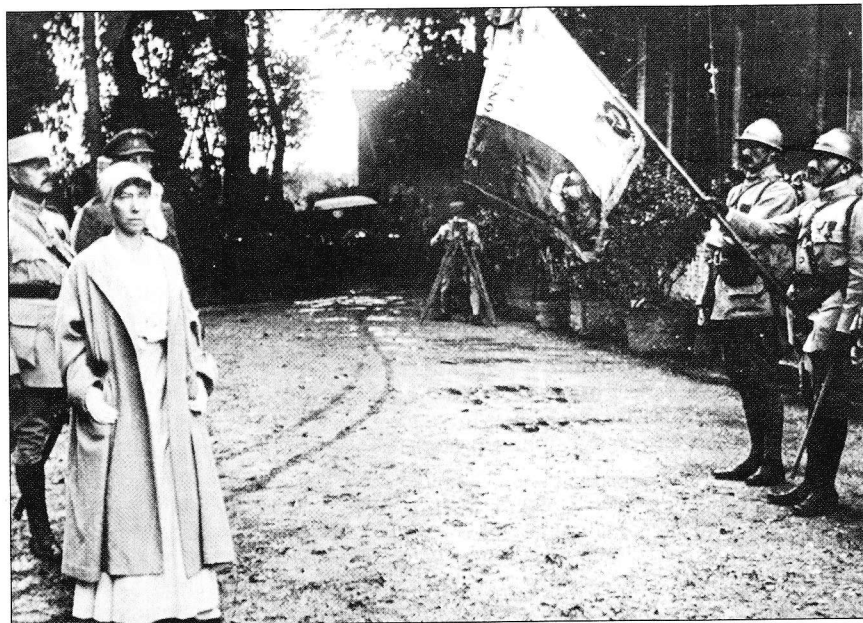


Visitant les tranchées de l'Yser avec son mari, Elisabeth déclare : «Je suis si petite qu'ils ne me verront pas».

Aidé par le Dr. Depage, la reine fonde l'Hôpital de l'Océan et se porte au secours des blessés.

attention sur l'extrême modicité de la solde déterminée sans doute en temps de paix. Aujourd'hui, ces hommes ont donné leur sang pour le pays et la plupart d'entre eux ne peuvent dans les circonstances présentes recevoir d'aide de leurs parents. Au malheur d'être blessé vient ainsi s'ajouter la tristesse de ne pouvoir s'offrir le moindre réconfort. Sachant votre sollicitude pour le bien-être de nos soldats, je vous serais reconnaissante d'examiner dans quelle mesure la solde des blessés pourrait être augmentée pendant la durée de la guerre. Vous comprenez que cette question me tient fort à cœur.»

Pour rester proche des hommes qui se battent dans la boue de l'Yser, le couple royal s'est installé à La Panne. Il y occupe une modeste maison sans eau courante, sans chauffage et sans électricité. Il y reçoit des personnalités politiques et militaires, mais aussi quelques amis, tels le poète Emile Verhaeren et le musicien Eugène Ysaÿe. A l'aviateur Jacquet lui avouant qu'il a fait venir son épouse contrairement aux règlements en vigueur, Albert répond en souriant: «Je suis bien ici, avec la mienne!». Le 5 avril 1915, afin de montrer combien il tient à ce que sa famille participe à l'effort général, le roi fait incorporer son fils de 14 ans dans le 12ème de Ligne et précise à son colonel: «Léopold doit faire l'exercice comme tout le monde, les mêmes travaux que ses camarades et partager leurs corvées. Faites-lui creuser des tranchées pour qu'il sache ce que c'est que d'avoir des cloches aux mains.» Charles et Marie-Josée s'occupent, eux, d'élever des lapins et quelques moutons... Mais un jour, à la grande colère de leur père, une brebis mange une dépêche ministérielle! Personne ne saura jamais ce qu'elle contenait.



La paix, enfin!

En décembre 1916, le général Pétain fait part au roi Albert de son pessimisme: les 600 km du front de l'armée française ne résisteront pas à une attaque massive de l'ennemi! Mais, en avril 1917, les USA déclarent la guerre à l'Allemagne et 500.000 Américains viennent heureusement renforcer les troupes alliées. Entre-temps, l'empereur François-Joseph d'Autriche est décédé. Son successeur, Charles de Habsbourg, n'a pas une âme guerrière, il pressent que sa couronne est menacée et il recherche la paix. Officiers de l'armée belge et frères de l'impératrice, les princes Sixte et Xavier de Bourbon-Parme sollicitent l'autorisation du souverain d'aller à Vienne pour négocier. Leur proposition est

«Je fais de l'avion pour y habituer les Belges», explique le souverain littéralement passionné d'aviation.

Le physicien A. Einstein fait partie des intimes des souverains.

Le roi et la reine sont pleins d'espoir dans l'avenir du Congo.

acceptée. «Je veux la paix à tout prix, confirme Charles. Ce ne sont pas toujours les très grandes victoires qui donnent les meilleures paix... Mieux vaut donc consentir à des arrangements équitables.» Non content de le dire, il l'écrit dans une lettre qu'il adresse au roi et qu'il confie à ses beaux-frères: «Je te prie de transmettre inofficiellement à M. Poincaré, le président de la République française, que j'appuierai par tous les moyens auprès de mes alliés, les justes revendications de la France. Quant à la Belgique, elle doit être rétablie entièrement dans sa souveraineté en gardant l'ensemble de ses possessions africaines.» Comme convenu, le message est transmis à Poincaré qui, à son tour, informe les Anglais des bonnes intentions autrichiennes. A Paris, la simple restitution de l'Alsace-Lorraine ne satisfait toutefois pas le gouvernement. Cette tentative de négociation se solde donc par un échec!

Le 15 juillet 1918, les soldats français repoussent une nouvelle attaque allemande, récupèrent Soisson, capturent 30.000 prisonniers et s'emparent de 6.000 canons. Le 28 août, le maréchal Foch entreprend une vaste offensive et les troupes franco-britanniques regagnent du terrain. Le 11 septembre, Albert Ier décide également de passer à l'action: «Soldats, vous allez livrer un puissant assaut aux positions ennemies. Il vous appartient de refouler l'envahisseur qui opprime vos frères depuis plus de quatre ans. Montrez-vous dignes de la cause sacrée de notre indépendance, dignes de nos traditions et de notre race. Soyez sûrs de la victoire!» Le soir du 28 septembre, 8 km sont déjà repris et tout le pays est rapidement reconquis. Le 5 octobre, l'Allemagne accepte sa défaite. Enfin, le 11 novembre à 11h, l'armistice délivre la Belgique du joug de l'occupant.

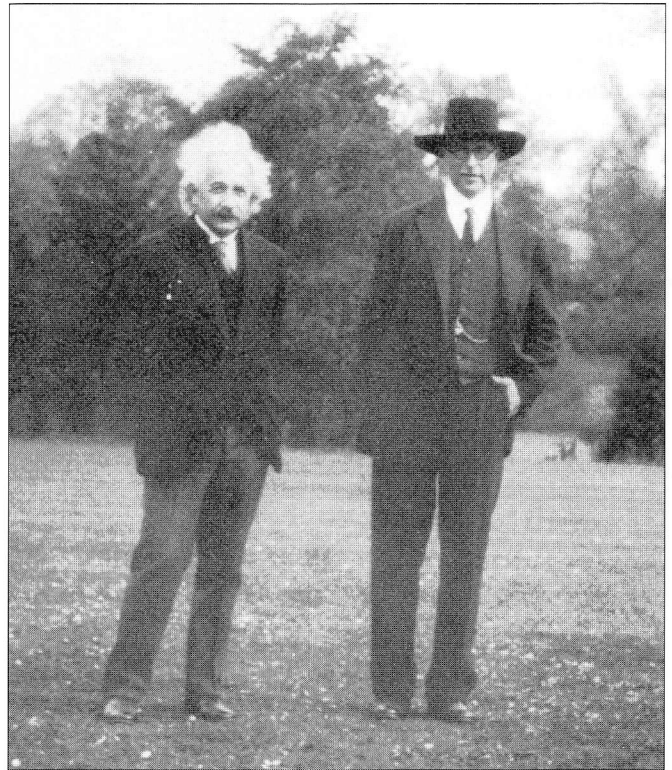
Toute la population manifeste son allégresse. Le 22 novembre, quand ses valeureux souverains reviennent à Bruxelles, elle les accueille avec un enthousiasme extrêmement chaleureux.

Arrivé au Parlement, le roi y fait une longue déclaration: «Messieurs, je vous apporte le salut de l'armée! Nous arrivons de l'Yser, mes soldats et moi, à travers nos villes et nos campagnes libérées. Et me voici devant les représentants de la Nation. Je vais vous rendre compte de mes actes. Je vais vous dire ce qu'ont été les soldats de la Belgique, l'endurance dont ils ont fait preuve, le courage et la bravoure qu'ils ont déployés, les grands résultats acquis par leurs efforts. Quelles sont les règles qui ont dirigé ma conduite au cours de cette longue guerre? D'une part, remplir la plénitude de nos obligations internationales et sauvegarder le prestige du pays. D'autre part, ménager le sang de nos soldats et alléger leurs souffrances...»

La reconstruction économique

Le 28 juin 1919, après six mois d'âpres discussions, le Traité de Versailles est enfin signé: la Belgique récupère les cantons d'Eupen et de Malmédy, obtient un mandat sur les ex-colonies allemandes du Rwanda et du Burundi, reçoit deux milliards et demi de francs-or à titre de dédommagement...

Le pays ne sort pas moins exsangue de ce conflit! Les premiers travaux de restauration visent les industries. En deux ans, les villes rasées, comme Nieuport et Ypres, sont reconstruites. Plus difficile est de relancer l'économie... Le 25 juillet 1921, un accord économique entre la Belgique et le Luxembourg aboutit à la suppression des barrières douanières qui séparent les deux Etats. Mais bientôt, l'inévitable inflation fait monter en flèche les prix des denrées alimentaires et les ouvriers n'obtenant pas les augmentations demandées, se mettent en grève. De plus, l'Allemagne retarde par tous les moyens, le paiement de sa dette... En 1926, grâce à une politique de rationalisation, de renouvellement de l'outillage et à une meilleure répartition du travail, Emile Francqui réussit toutefois à redresser la situation. Cette relance efficace aurait pu se poursuivre si la crise de 1930 n'avait malheureusement pas éclaté. Celle-ci frappe durement la





Belgique, au même titre que les autres nations industrialisées. Les exportations chutent de 53% et les faillites se succèdent. En 1932, 200.000 Belges sont au chômage! Le roi déclare alors au gouvernement: *«Seule une action concertée des Etats dans le sens de la solidarité internationale pourrait porter remède aux maux profonds dont souffre le monde. Il est temps que cette solidarité s'affirme autrement que par des discours.»*

Parallèlement, les souverains voyagent et nouent de très utiles relations commerciales à travers le monde. Ils sont officiellement reçus et ovationnés aux Etats-Unis, en France, au Brésil, en Grande-Bretagne, en Italie, en Egypte, au Congo... Albert s'étonne à chaque fois de la légende dont il est le héros. *«On me traite toujours de "Roi-Chevalier". Cela devient lassant!»*

Albert Ier stratège, Albert Ier homme d'Etat, ne sont pourtant que les facettes *«professionnelles»* d'un homme qui est également un père de famille et un passionné d'arts et de sport. La spontanéité du roi n'est pas légendaire. Sans rechercher la popularité, il se considère l'égal de ses compatriotes. Il assiste régulièrement à des manifestations sportives. Chaque année, il remet la coupe à l'équipe championne de balle pelote et inaugure les six jours cyclistes de Bruxelles. L'aviation le passionne littéralement: *«Je fais de l'avion, dit-il, pour y habituer les Belges, comme mon grand-père prenait le train pour les rassurer.»* C'est de plus un grand mécène. Il encourage la peinture et la littérature. En 1920, c'est lui qui instaure l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises. De son côté, la reine se consacre plus particulièrement aux musiciens. Tous deux adorent le cinéma. Il leur arrive de se rendre incognito dans une salle et d'assister à plusieurs séances consécutives! Des pionniers et des chercheurs comme Charles Lindbergh, Auguste Picard et Albert Einstein figurent parmi leurs intimes.

Le 4 novembre 1926, le mariage du prince Léopold avec la princesse Astrid de Suède s'inscrit dans la ligne de simplicité tracée par ses parents. Comme eux, il préférera l'amour à la raison politique. Le 8 janvier 1930, quand la princesse Marie-Josée épousera le prince Umberto, l'héritier du trône d'Italie, le départ pour Rome de leur fille chérie fendra le cœur d'Albert et d'Elisabeth.

Le rocher fatal

Le 17 février 1934, en début d'après-midi, Albert Ier décide de se détendre d'une matinée particulièrement chargée, en s'accordant une petite escalade. Au volant de sa Ford, il file à toute allure vers les rochers de Marche-les-Dames en compagnie de son fidèle valet de chambre Théophile Van Dycke.

A 14h45, les deux hommes se séparent: *«Si mes dispositions sont bonnes, dit le souverain, je ferai le passage difficile. Si elles ne le sont pas, je me contenterai du facile. Je vous retrouverai à 16h30.»* A 17h, ne le voyant pas revenir, Théophile s'inquiète. Il sait que le souverain est toujours ponctuel et il sait aussi qu'il doit être à 19h, au Palais des Sports de Bruxelles pour féliciter le champion du monde cycliste Jef Scherens... Ses appels restent sans réponse! Comme il n'est pas alpiniste, il ne peut lui-même entreprendre des recherches. Deux bûcherons de passage n'ont rien remarqué de particulier. A 19h, il se résout à se rendre au village et à téléphoner au château de Laeken. Aussitôt, le jeune capitaine Jacques de Dixmude saute dans sa voiture et le rejoint. Inutile d'alerter la reine, inutile de l'affoler inutilement!

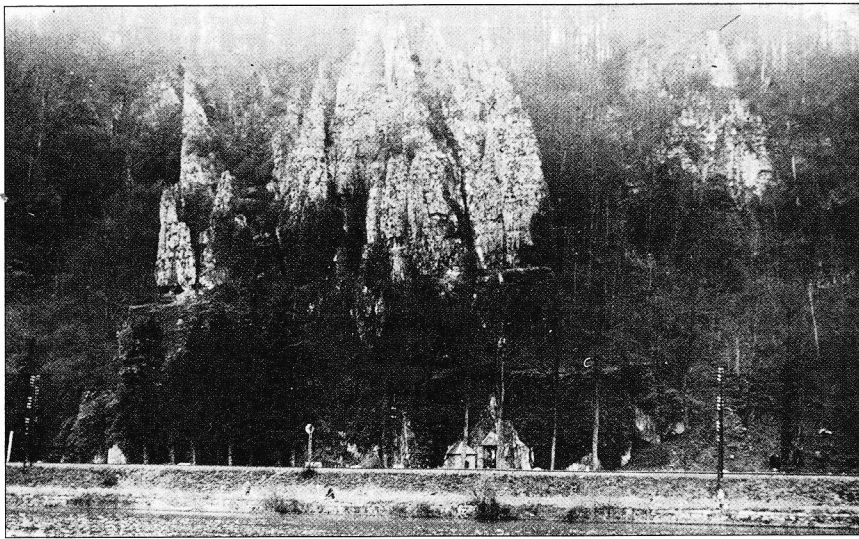
A 20h, l'angoisse augmente et l'on demande l'intervention de Xavier de Grunne. Grimpeur chevronné et président du Club alpin belge, ce dernier arrive trente minutes plus tard, suivi du médecin de la Cour. Cette fois, chacun a la certitude que quelque chose de fâcheux s'est produit. Cinq autres alpinistes sont appelés en renfort, mais les recherches restent vaines.

Vers 2h du matin, alors qu'il redescend vers la vallée, Jacques de Dixmude se prend les pieds dans une corde... A l'extrémité de celle-ci: le cadavre du roi! Le corps git renversé sur le dos, les mains sont crispées et la tempe

Chaque année, Albert Ier remet la coupe à l'équipe championne de balle pelote.



Le rocher fatal de Marche-les-Dames.



Xavier de Grunne, président du Club alpin belge : des explications peu crédibles...



Le corps meurtri du roi Albert sur son lit d'apparat.



Plus de deux millions de Belges assistent aux funérailles du «Roi Chevalier».

droite est défoncée. La dépouille royale est discrètement ramenée à Bruxelles. A 6h, on fait part de l'horrible nouvelle à la reine Elisabeth.

Accident? Selon le rapport du Parquet: «*Sa Majesté, ayant fait l'ascension d'une pointe rocheuse et parvenue au sommet où demeurent de très visibles traces de son passage, s'est appuyée sur un gros bloc de pierre qui, par son volume, devait lui sembler sûr et bien fixé. Le bloc s'est détaché et l'a entraînée dans sa chute. Sa Majesté a heurté au passage la paroi. C'est à cet endroit où l'on a relevé des traces de sang qu'elle a reçu le coup qui a déterminé sa mort. Le corps a dévalé la pente et s'est arrêté cinquante mètres plus bas.*» Ce communiqué officiel semble toutefois avoir été rédigé à la hâte. Il ne fait pas mention de la profonde blessure à la tête et Xavier de Grunne en trouve les explications peu crédibles. Dès le départ, la presse met par ailleurs en doute la thèse accidentelle.

Suicide? L'étrange rapidité de l'enquête ouvre la voie à toutes les suppositions. Certes, Albert Ier est chrétien et donc peu enclin à se donner la mort. Qui peut cependant connaître les secrets d'un homme? On sait néanmoins que la famille royale a de très sérieuses difficultés financières. Elle a dû vendre plusieurs de ses biens, dont le palais de Flandre et le domaine d'Amerois. Mais, il est peu probable que ces problèmes soient à l'origine d'un geste désespéré.

Assassinat? Bien que souvent avancée, cette hypothèse n'est pas prouvée. Qui seraient dès lors les assassins? Les Nazis? Au pouvoir depuis un an, Hitler est en effet résolu à venger l'Allemagne et il a entamé le réarmement massif de son pays. Inquiète, la France incite la Belgique à participer avec elle, à une intervention militaire destinée à bloquer l'expansion du Reich. Un complot hitlérien visant à éliminer un gêneur est toutefois peu vraisemblable. Les Anglais qui veulent empêcher une alliance franco-belge? Ce genre d'action ne leur ressemble pas. Certains financiers belges? Il est vrai que le roi vient tout juste d'écrire au ministre de la Justice, l'enjoignant de trouver les moyens légaux adéquats pour confondre et pénaliser les spéculateurs malhonnêtes qui s'enrichissent aux dépens des petits épargnants...

Pour la population, le décès du Roi-Chevalier est une véritable tragédie. Le soir du 19 février 1934, le cercueil est amené au palais de Bruxelles. Pendant deux jours et trois nuits, la foule consternée défile inlassablement devant le catafalque du souverain bien aimé. Le 22, les funérailles solennelles d'Albert Ier permettent à plus de deux millions de Belges de rendre un ultime et vibrant hommage à cet homme exceptionnel que le destin a transformé en héros.



LÉOPOLD III

1901 - 1983

Une atmosphère de paix et de prospérité, des parents qui s'aiment, une enfance heureuse, les premières années du futur Léopold III se déroulent harmonieusement et sous les meilleurs auspices. Les événements dramatiques qui ont endeuillé la famille royale et qui ont amené son père à succéder à Léopold II, ne devraient avoir aucune incidence sur la vie du fils aîné d'Albert et d'Elisabeth. Le destin semble toutefois s'acharner sur la Dynastie et sur la Belgique.



Une enfance studieuse

Le 3 novembre 1901, à l'hôtel d'Assche, lorsqu'on lui annonce que sa jeune épouse, la princesse Elisabeth, vient de mettre au monde un garçon, le futur Albert Ier accueille l'arrivée de son premier-né avec une profonde joie. La naissance de ce petit Léopold réjouit également son oncle, le roi Léopold II. La famille royale paraît enfin délivrée du funeste sort qui la frappait depuis des années et la pérennité de la dynastie est assurée. Sincèrement ému et très heureux d'être le grand-oncle d'un nouvel héritier du trône, le vieux monarque exprime ouvertement son bonheur: il se penche en souriant sur le berceau du bambin, puis il embrasse tendrement son neveu et sa nièce. Les Belges sont aussi contents. Des réjouissances populaires célèbrent l'événement. Au Palais des Beaux-Arts, sitôt qu'il eût appris la nouvelle, le violoniste Eugène Ysaye interrompit son concert et, levant son archet d'un geste large, il en informa le public en s'exclamant «Un prince nous est

né!». Aux applaudissements frénétiques de la salle, l'orchestre enchaîna en jouant une vibrante «Brabançonne»...

En 1905, c'est au premier rang, aux côtés du roi et de son successeur, le prince Albert, que l'enfant assiste à l'ouverture officielle des festivités du 75ème anniversaire de l'Indépendance. Tout habillé de blanc, il répond avec gentillesse et par de petits saluts de la main, aux acclamations de la foule. De temps en temps, sous le regard indulgent de Léopold II, il quitte son siège et se réfugie dans les bras de sa mère. Lorsqu'en 1909, le souverain meurt, le prince a 8 ans et il ne réalise pas vraiment que son papa est maintenant le roi. Les grandes salles et le vaste parc du château de Laeken le désorientent un peu, mais comme son frère Charles et sa petite sœur Marie-Josée, il en fait rapidement le terrain familial de ses jeux espiègles. Albert Ier attache beaucoup d'importance à l'éducation de son fils aîné. Sa femme également. Ils souhaitent que Léopold éveille son imagination au travers de ce qu'il apprend. Ils s'y consacrent eux-mêmes affectueusement et se soucient en outre de lui trouver de très bons précepteurs. Non pas seulement des intellectuels, mais de

> Léopold II